

# Culture

한국문화

# Coréenne

N°77 Automne / Hiver 2008



Dossier spécial  
“Les grandes femmes de l’histoire coréenne”



# Benjamin Joinau, restaurateur anthropologue

*Pour beaucoup de Coréens, la France en Corée c'est d'abord le Saint-Ex, ce merveilleux bistro qui sent si bon la France, blotti à l'angle d'une ruelle dans le quartier d'Itæwon à Séoul. Avec sa décoration « bien de chez nous », sa carte (d'un niveau très au-dessus de ce qu'on attend généralement d'un bistro), son service impeccable, son coin livres et revues pour ceux qui nourrissent un peu de curiosité à l'égard de la Corée, c'est un lieu de rencontre et d'échanges, fréquenté assidûment par celles et ceux qui veulent sortir de leur routine, qui aiment la vie et les bonnes choses qu'elle offre – dont le bon vin ! Nous avons rencontré celui qui a conçu ce lieu et l'anime avec un succès qu'atteste sa clientèle nombreuse : Benjamin Joinau.*

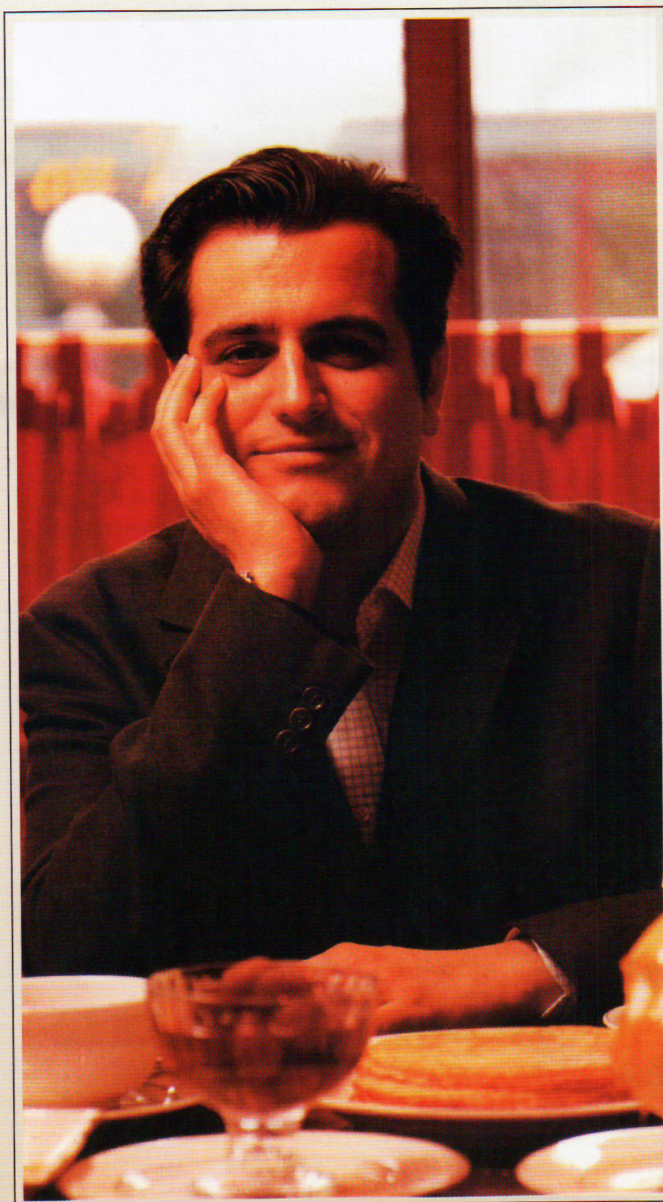
**Culture coréenne :** Benjamin, ton parcours d'étudiant (hypo-khâgne et khâgne puis Paris IV-Sorbonne) en Lettres classiques et Philosophie te destinait naturellement à une carrière universitaire française. Or te voici, depuis une quinzaine d'années, en Corée. Comment es-tu arrivé à Séoul ?

**Benjamin Joinau :** Par hasard. C'était en 1994. J'ai été envoyé en Corée en tant que coopérant militaire. J'ai été affecté à l'école française de Séoul pour enseigner le français et le latin pendant deux ans. Et j'ai senti assez vite qu'il me fallait rester plus longtemps, que deux ans ce serait trop court pour sentir ce pays, l'apprécier pleinement – ce pays sur lequel on m'avait dit des choses si affreuses. La réalité que j'ai découverte ne correspondait pas aux préjugés que j'avais entendus avant de venir. Quelque chose ici m'avait accroché, alors j'ai décidé de rester un peu plus. Arrivé par le fait du hasard, j'ai choisi de rester.

**C.C. :** Tu ne connaissais donc pas le coréen quand tu es arrivé...

**B.J. :** Pas un mot. J'ai souvent raconté l'anecdote que voici, parce qu'elle fait croire aux signes : la veille de mon départ, je m'étais installé avec un ami à la terrasse d'un café à Paris, il faisait beau, on était en août. Pendant que nous discutions, j'ai aperçu un livre abandonné sur un banc en face de nous. Quand nous sommes partis, le livre était toujours là. Je suis allé le ramasser : c'était un dictionnaire franco-coréen ! Les dictionnaires franco-coréens, ça ne court pourtant pas les rues à Paris... C'était un clin d'œil du hasard, la veille de mon départ pour Séoul...

Je ne connaissais pas un mot, mais tout a commencé par la langue. Comme j'avais fait des études de Lettres classiques latin-grec, face à une langue aussi différente que le coréen, ma curiosité a tout de suite été piquée. Ensuite, il y a eu cet exotisme de premier abord



Benjamin Joinau, dans son restaurant le Saint-Ex.

qui retient l'attention, il y a eu les gens, la vie, et après on va un peu plus loin, et voilà qu'on se trouve à tourner autour du mystère de l'altérité.

**C.C. :** Tout cela ne t'éloignait-il pas de ton travail de professeur de latin-grec ?

**B.J. :** Ce n'était pas une tâche exténuante : la structure où j'enseignais avait un côté familial, les classes étaient petites, je disposais de beaucoup de temps libre comme tous les enseignants. Et d'ailleurs encore quand je suis allé enseigner à l'université Hongik. Là, en tant que lecteur, c'était encore pire... ou plutôt mieux ! Cette liberté qui m'était donnée m'a engagé à entreprendre des



projets, en parallèle, de recherche, d'écriture. J'en ai profité aussi pour voyager en province. J'étais très curieux de ce pays. Séoul est une ville surprenante quand on arrive de la vieille Europe où l'on voue un culte au patrimoine et aux vieilles pierres. Il m'a fallu apprendre à vivre dans cette ville moderne, toute en béton. Et, pour échapper à la pression de la mégapole, je partais sillonner les routes de Corée. Ce qui a très vite donné lieu au projet du *Petit Futé*. Il n'existait rien – ou si peu ! – sur la Corée en termes de guides de voyage. Mes compatriotes disaient qu'il n'y avait rien à voir, rien à faire en Corée ; je ne voulais pas perdre deux années précieuses de ma vie dans un pays où il n'y aurait rien eu à faire. Je suis donc aller vérifier de mes propres yeux. Bien évidemment, il y avait des choses à faire, des endroits à découvrir, des lieux magnifiques à voir, des gens passionnants à rencontrer. Alors, au cours de mes nombreux voyages, je rassemblais des données en me disant qu'un jour ça servirait. J'avais donc déjà en tête l'idée de rédiger un guide de voyage. Faire quelque chose pour donner envie aux Francophones de venir découvrir la Corée.

**C.C.** : Revenons sur ton travail à l'université. Quels ont été tes rapports avec tes collègues enseignants et avec les étudiants ?

**B.J.** : À l'université, je me suis retrouvé à enseigner le français langue étrangère, discipline fort éloignée de mes centres d'intérêt. Certes, l'université était sympathique, mais comme les langues n'y occupaient qu'une place secondaire, j'étais condamné à enseigner les rudiments du français tout au long de l'année, sans aller beaucoup plus loin que le présent de l'indicatif des verbes du premier groupe. C'est très vite devenu démotivant sur le plan intellectuel. J'ai bien, au début, expérimenté des approches nouvelles : c'était intéressant, mais plus pour moi que pour les étudiants. J'ai eu à faire face aux limites du système coréen qui veut qu'on n'étudie pas dans un département de français pour faire du français, mais simplement pour avoir un diplôme, et parce qu'on n'a pas pu entrer dans le département d'ingénierie ou de droit.

Quant aux relations avec les collègues, elles étaient excellentes. J'avais autour de moi des personnes très compréhensives, qui m'ont associé à l'ensemble des activités du département. J'étais heureux d'être intégré à ce point,

ce qui était loin d'être le cas pour mes collègues dans les autres universités. Mais en même temps, je me heurtai aux difficultés que l'on ressent quand on travaille dans une entreprise coréenne, avec tout ce que cela peut avoir de contraignant... du moins pour notre esprit frondeur et indépendant.

Je suis resté cinq ans à Hongik. Pendant ce temps, j'apprenais le coréen. Je m'y étais mis, d'ailleurs, dès mon arrivée en Corée, avec un professeur particulier. Puis, je me suis inscrit au centre de langue coréenne de l'université Ewha. Ensuite, la traduction dans laquelle je me suis lancé m'a mis au pied de cette grande muraille qu'est l'apprentissage du vocabulaire. Une fois qu'on maîtrise les structures, la grammaire de la langue, il reste le vocabulaire, d'une prodigieuse richesse, qu'on n'a jamais fini de découvrir.

**C.C.** : La traduction, donc...

**B.J.** : J'avais commencé à traduire de petits textes pour moi. M. Ko Kwang-dan m'a proposé de traduire avec lui. Et comme la perspective de n'être qu'un simple réviseur ne me séduisait guère alors que je faisais tous ces efforts pour apprendre le coréen, j'ai décidé de m'y mettre. Nous avons traduit *Les Descendants de Caïn* de Hwang Sun-won. Cela m'a mis le pied à l'étrier, obligé à me mettre à fond dans la langue. Nous traduisions presque tous les jours, je faisais le premier jet et ensuite nous en discussions ensemble. J'avais trop tendance à faire ce que j'avais appris au lycée, cette version latine telle qu'on la pratique en khâgne, où l'on nous demande de calquer l'original. Cela n'allait pas du tout dans le sens de ce que demande une traduction littéraire – fluidité, naturel, etc. – qui doit être une re-création. Ce premier travail a donc été un peu laborieux. Maintenant, dès la première phrase, j'essaie d'avoir une phrase qui sonne français. C'est très difficile de reprendre une phrase qui est mal rédigée dès le début, c'est tourner autour d'une erreur.

**C.C.** : La littérature coréenne, que tu commences à bien connaître, comment la décrirais-tu ?

**B.J.** : La littérature du début du XX<sup>e</sup> siècle est intéressante en ceci qu'elle tente de fonder une littérature nationale, qui corresponde à cette jeune nation qu'est la Corée moderne et qui affirme une identité, justement parce qu'elle

est mise à mal par la colonisation, la modernisation, l'ouverture à l'étranger. Elle abandonne certaines formes anciennes très influencées par la Chine, affirme la légitimité littéraire d'une langue – le coréen – encore peu utilisée en littérature, développe une poésie à la hauteur du besoin de se retrouver, de se trouver. Très vite, cette littérature a été considérée comme un outil et une arme. Sous l'influence de l'existentialisme, elle est dominée par cette idée qu'elle doit servir (éclairer les consciences, témoigner, dénoncer). Quant aux thématiques qu'elle aborde et qu'on retrouve dans les autres domaines artistiques (arts plastiques, cinéma, etc.), elles tournent autour de l'obsession du déchirement Nord-Sud et de l'enfermement, mais aussi d'une certaine complaisance envers la victimisation.

**C.C.** : De la traduction à la recherche, le glissement s'effectue tout naturellement...

**B.J.** : Effectivement. Dans le même temps, j'ai commencé à travailler sur le domaine coréen, en particulier sur l'imaginaire dans une approche plus anthropologique que littéraire, bien qu'utilisant un matériau littéraire, en l'occurrence la poésie coréenne des années de la colonisation japonaise. Je m'étais mis à traduire de la poésie, traductions qui ont été publiées ici et là, comme récemment dans la revue *Poésie* qui a consacré tout un dossier au poète-philosophe Park Ki-mun. J'ai fait un gros travail de relecture, dans l'ombre, des œuvres de Yi Sang publiées chez Zulma. Les textes de Yi Sang sont extrêmement complexes, avec de nombreux idéogrammes, du japonais ici et là, dans lesquels on n'entre pas facilement. Comme ils faisaient partie de mon corpus pour ma recherche, c'était tout à fait intéressant. J'ai aussi travaillé à l'élaboration de lexiques : sur les termes de la cuisine-gastronomie, le dictionnaire en-ligne du Korea Literature Translation Institute (KLTI), sur les termes culturels. Je mentionnerai enfin mon activité au sein de L'Atelier des Cahiers, qui publie depuis dix ans *Les Cahiers de Corée*, publication originale où s'expriment des intellectuels et des artistes d'horizons très divers, et, depuis deux ans, d'autres titres en français et en coréen.

**C.C.** : Sur quoi porte aujourd'hui ton travail de chercheur ?

**B.J.** : Depuis longtemps, je tournais autour du





thème de l'imaginaire. Ce n'est pas une discipline en soi, c'est à cheval entre la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, mais avec une méthodologie qui lui est propre. L'angle d'attaque pour ma thèse en cours, c'est l'imaginaire de cette période charnière – la période coloniale – où la Corée se forge une identité en particulier à travers sa littérature nationale. Je pars d'un matériau littéraire pour aller bien au-delà de la littérature, pour essayer de mettre en évidence les structures de l'imaginaire. Mais après toutes ces années passées en Corée, je me pose une question d'épistémologie : je suis arrivé ici avec un parcours particulier façonné par mes goûts, ma formation, mes projets (devenir un universitaire), et très vite la Corée s'est constituée comme objet de connaissance, de co-naissance aussi, d'amour, parfois de rejet. Et le fait d'avoir synthétisé cette connaissance dans des travaux (essais, traductions, préparation de mon doctorat, articles sur la Corée) m'a permis de me rendre compte à quel point l'esprit est amené à cannibaliser les choses qu'il rencontre pour créer son objet, pour faire UN objet de recherche. On n'échappe pas à la question qui se pose

quant à la problématique de l'objet au sens occidental, l'*objectum*, ce qui est posé face à soi, cette espèce de frontalité que l'on crée, et que l'on essaie de saisir. Cet objet de connaissance que l'on place face à soi, plus on le pose dans cette altérité, plus il s'éloigne de soi. Ainsi, plus je positionne la Corée comme un objet de curiosité et de découverte, plus je la fais s'éloigner de moi et d'une possibilité de la « comprendre ». Je retrouve là cette question que soulèvent les tenants des études post-coloniales sur le rapport très impérialiste que nous avons, nous autres Occidentaux, avec notre science. Très vite cela m'a amené à une réflexion sur mon statut en Corée, statut personnel mais aussi de producteur d'écrit, de parole, de réflexions. Ce qui explique en partie la distance que j'ai prise par rapport à l'université... en ouvrant un restaurant. Autrement dit, en vendant mon âme au diable, le diable du commerce !

**C.C.** : De l'anthropologie à la cuisine, il n'y a qu'un pas...

**B.J.** : Chacun a son *karma*. Mais pour moi, ça n'a certainement pas été un renoncement. Il

y a une logique à cela : je n'avais pas envie de rentrer en France, je sentais que j'avais encore du chemin à faire en Corée. Continuer d'enseigner en tant que lecteur, non ! Je me suis dit, tant qu'à gagner ta vie, fais-le avec quelque chose qui soit un vrai business, ne voile pas cette nécessité sous une pseudo-couverture universitaire. Depuis longtemps, je me voyais bien derrière un bar ; moi qui suis originaire de Bordeaux, j'adore le vin ; je voulais faire quelque chose de convivial, recréer une convivialité qui certainement me manquait. Mais n'étant pas du métier, je n'avais pas dans l'idée de faire un grand restaurant. J'en ai parlé avec un ami coréen, il était intéressé ; j'ai mûri le projet, réuni des fonds, et voilà, j'ai donné ma démission de l'université et je me suis jeté à l'eau. On a ouvert le Saint-Ex en novembre 2000.

**C.C.** : Pourquoi ce nom ?

**B.J.** : Comme cela arrive souvent, c'est un peu par défaut. Il nous fallait un nom qui soit prononçable en coréen, pas trop compliqué, représentatif, etc. C'est une amie qui m'a proposé : Saint-Ex. Elle avait raison, tout le



monde en Corée connaît Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, ça avait un côté un peu rétro qui nous amusait. Et Saint-Exupéry a écrit de très beaux textes, c'était un voyageur, un humaniste, qui a œuvré à la rencontre des cultures : un beau symbole en somme.

**C.C.** : Comment as-tu, au début, vécu cette nouvelle aventure, celle d'un patron de restaurant ?

**B.J.** : En effet, pour le coup, ça a été une aventure ! Il a fallu tout apprendre sur le tas, il m'était interdit de me planter, j'abandonnais beaucoup de choses, et notamment une carrière universitaire. De plus, j'étais regardé comme un traître par mes collègues aussi bien français que coréens. On n'a pas trop de respect pour les commerçants en France, on se moquait de moi, personne ne m'a vraiment soutenu, pas même les amis proches. Un moment difficile. Mais on n'avait plus le choix, on a avancé et... ça a marché. La chance nous a souri, nous arrivions au bon moment. On était parmi les premiers à faire ce genre de bistro, mon associé et moi on s'est donnés à fond. On proposait des choses vraiment simples au début, ça faisait très amateur par rapport à maintenant. On a tablé sur la convivialité, la simplicité du bistro, qui je crois, venaient à point : les gens en avaient assez des restaurants prétentieux, avec chandelles et nappes empestées. On a montré qu'il existe aussi une cuisine de bistro, qu'on peut boire du vin en dehors des grandes occasions. Et ça correspondait à ce que souhait le public coréen à ce moment-là.

Le restaurant est devenu une plate-forme pour des activités culturelles. L'idée de base était de faire un endroit de vie et de rencontres comme peut l'être un bistro dans le meilleur des cas. Depuis l'ouverture, on a fait trente-sept expositions artistiques, des spectacles de mime, de musique Renaissance, des signatures de livres, beaucoup d'événements (on les trouve sur le site web qu'on a créé récemment : [www.lesaintex.com](http://www.lesaintex.com)). Des événements autour de la gastronomie aussi, de la cuisine des pays francophones, du vin, des apéritifs, des cours de cuisine, une émission « art de vivre » pour la télévision coréenne. Nous sommes une équipe assez

grande – une quinzaine de personnes – pour le petit restaurant que nous sommes.

**C.C.** : Mais ce nouveau métier n'a pas réduit le chercheur au silence : je crois savoir que tu participes activement à un groupe de recherche, le « Groupe Interfaces ».

**B.J.** : Oui, Valérie Gelézeau, professeur à l'EHESS, m'a contacté pour participer à un projet de recherche financé par l'ANR (Agence Nationale de la Recherche) et dont elle assure la direction. Le groupe est composé d'une dizaine de chercheurs qui travaillent sur le thème de l'interface Nord-Sud. Interface physique (comme la frontière), sociale (l'insertion des réfugiés de Corée du Nord au Sud), interactions au niveau de l'imaginaire. Je travaille sur la représentation de l'autre à travers le cinéma. Le cinéma, c'est une voie royale pour accéder à l'imaginaire. Cela consiste, dans le droit fil de ma recherche doctorale, à essayer de dégager les structures de la représentation. J'ai vu énormément de films sud-coréens, j'ai déjà écrit des articles sur la représentation de la femme dans le cinéma coréen. Au cours des dix dernières années (je ne prends en considération que la période 1997-2008), la représentation du Nord dans le cinéma sud-coréen est devenue intéressante. Mais je me suis rendu compte que ça devenait vraiment intéressant quand on rajoutait le cinéma du Nord, parce que là, on se trouve face à une vraie interface.

**C.C.** : Le cinéma coréen est très diffusé à l'étranger, en France notamment. Comment expliques-tu ce succès ?

**B.J.** : La Corée est arrivée au bon moment. L'Europe, dont l'intérêt pour l'Extrême-Orient est inscrit depuis longtemps dans son imaginaire collectif, a « épuisé » le Japon, puis Hong Kong, puis Taiwan ; le tour de la Corée est venu. À ces données circonstancielles viennent s'ajouter les qualités intrinsèques d'un cinéma qui a su profiter de l'ouverture apportée par la démocratie à la fin des années 1980. Les réalisateurs ont enfin pu s'exprimer librement, les producteurs chercher des choses différentes, donner carte blanche à des gens qui n'auraient jamais eu la possibilité de faire un film auparavant. C'est

un cinéma très riche, parfois un peu délirant, toujours d'une grande invention. Mais on peut se demander si cette nouvelle vague coréenne n'est pas déjà finie. Le phénomène a été récupéré par les grands producteurs qui ont tout transformé en un consumérisme regrettable : puisque ça marche, surfons sur « la vague coréenne » ! Le *hallyu* d'aujourd'hui, c'est du commercial, de mauvais « dramas » qui ne peuvent plaire que dans un contexte régional, des acteurs médiocres qui n'ont d'autres talents que ceux de leurs muscles.

**C.C.** : Il faut conclure. Je vois en toi un homme heureux, tu souhaites sans doute que « ça » continue : comment vois-tu l'avenir, ton avenir ?

**B.J.** : Mes affaires vont bien. J'ai suffisamment de sujets de recherche pour trente-six vies... Pour la Corée en elle-même, je ne sais pas, je suis là depuis pas mal d'années, cet engouement que j'ai eu à certains moments s'émousse un petit peu, je vois mieux les difficultés, les zones de frottement, les cycles qui reviennent. Je me pose, avec les Coréens eux-mêmes, beaucoup de questions sur l'avenir de la Corée (surtout en termes d'environnement et de qualité de vie), sur le mien aussi dans ce pays... Heureusement j'ai depuis deux ans une petite maison de campagne à côté de Séoul où je pars régulièrement « cultiver mon jardin », ce qui me réconcilie avec le monde ! ■

*Propos recueillis par Jean-Noël JUTTET*

### Bibliographie sélective :

- *Guide de voyage "Corée"*, 1<sup>ère</sup> édition, collection Le Petit Futé, Nouvelles Editions de l'Université, Paris, 1999, 2<sup>ème</sup> édition 2001, 3<sup>ème</sup> édition 2005.
- *Les Descendants de Caïn*, roman de Hwang Sun-won traduit du coréen en collaboration avec Ko Kwang-dan, Zulma, Paris, 2002.
- *Korean Food Guide* (Lexique coréen-anglais-français des termes gastronomiques coréens), The Korea Foundation/Cookand, Séoul, 2003.
- *Dictionnaire des images de la culture coréenne* (lexique de termes culturels), sur le site du KLTI (Korea Literature Translation Institute) <http://www.litkorea.net>, Séoul, 2005.
- *Séoul, l'invention d'une cité*, série « Villes en mouvement », Autrement, Paris, 2006.
- *Ombre du vide*, poésies de Park Ki-mun traduites du coréen, in *Po&sie*, Belin, Paris, 2007.